



**You have downloaded a document from  
RE-BUS  
repository of the University of Silesia in Katowice**

**Title:** Une page d'histoire dans le romanesque de Barbey d'Aurevilly

**Author:** Magdalena Wandzioch

**Citation style:** Wandzioch Magdalena. (2000). Une page d'histoire dans le romanesque de Barbey d'Aurevilly. W: A. Abłamowicz (red.), "Le roman de l'histoire dans l'histoire du roman" (S. 120-130). Katowice : Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego



Uznanie autorstwa - Użycie niekomercyjne - Bez utworów zależnych Polska - Licencja ta zezwala na rozpowszechnianie, przedstawianie i wykonywanie utworu jedynie w celach niekomercyjnych oraz pod warunkiem zachowania go w oryginalnej postaci (nie tworzenia utworów zależnych).



UNIwersYTET ŚLĄSKI  
W KATOWICACH



Biblioteka  
Uniwersytetu Śląskiego



Ministerstwo Nauki  
i Szkolnictwa Wyższego

*Magdalena WANDZIOCH*

Université de Silésie  
Katowice

## Une page d'histoire dans le romanesque de Barbey d'Aurevilly

«Je dois être un de ces jours le Walter Scott de la Normandie»<sup>1</sup> écrit Jules Barbey d'Aurevilly en 1851 dans une de ses lettres adressées à son ami Trebutien.

Quoique cette opinion exprime la conviction des rédacteurs de «L'Assemblée Nationale» qui doit publier *L'Ensorcelée* en feuilleton, elle semble partagée par l'auteur lui-même qui depuis deux ans déjà couve le projet d'une série de romans «chouans» ou «profondément normands»<sup>2</sup> réunis sous le titre général d'*Ouest*.

Il faut pourtant préciser tout de suite que cette tâche aussi ambitieuse que démesurée n'a jamais été réalisée. A part le roman en question, l'écrivain a publié encore, mais quatorze ans plus tard, *Le Chevalier des Touches* (1864) tandis que d'autres titres qu'il avait annoncés n'ont jamais vu le jour.

C'est ainsi que l'œuvre historique de Barbey d'Aurevilly, même si l'on y ajoute encore un récit intitulé *Une page d'histoire*, publié vers la fin de la vie de l'écrivain, en 1886 et dont l'action se situe au XVI<sup>e</sup> siècle, reste en flagrant contraste avec son dessein initial. De surcroît, les deux ouvrages traitant de la chouannerie paraissent au moment où le roman historique n'est plus une nouveauté et où son usure est à la mesure de son succès récent. Dans les années soixante du XIX<sup>e</sup> siècle le genre, comme le constate, à juste titre d'ailleurs, C. Bernard, se «déhistorise». Le phénomène ne concerne pas uniquement

---

<sup>1</sup> J. Barbey d'Aurevilly: *Correspondance générale*. T. 1—9. Annales Littéraires de l'Université de Besançon. Paris, Les Belles Lettres, 1980—1989. T. 3, lettre 1851/46.

<sup>2</sup> Cf. ibidem, T. 3, lettre 1852/1.

l'œuvre de Barbey d'Aureville, mais c'est chez lui qu'il prend un aspect tout à fait particulier car cette « déhistorisation », pour reprendre le mot du critique, se fait par « l'irruption du fantastique dans *L'Ensorcelée* [...] et de la romance dans [...] [*Le Chevalier des Touches*] »<sup>3</sup>.

Rien d'étonnant donc que des études consacrées au roman historique, comme celle de G. Lukács qui, quoique ancienne, demeure encore et toujours, un ouvrage de référence, ou celles de C. Bernard, tout à fait récentes, passent respectivement sous silence le nom de Barbey d'Aureville ou traitent ses ouvrages comme la représentation romanesque de l'Histoire<sup>4</sup>.

Dans cette situation la question qui s'impose est de savoir si les romans aurevilliens parlant du passé récent — la guerre de Chouans et son récit évoquant le temps lointain — la Renaissance, sont encore des ouvrages historiques ou bien des avatars du genre en question.

Il semble, de prime abord, que cette œuvre, historique ou quasi historique, si mince qu'elle soit, s'inscrit tout de même dans les tendances du XIX<sup>e</sup> siècle où se constitue, sous l'influence incontestable et prépondérante de Walter Scott, le roman historique qualifié désormais de classique<sup>5</sup>.

Or, déjà le projet d'un vaste ensemble situe Barbey d'Aureville dans la tradition inaugurée par l'auteur écossais et continuée par beaucoup d'écrivains de l'époque. Cependant à force d'avoir voulu embrasser toute l'histoire de la chouannerie, l'écrivain s'est visiblement épuisé après lui avoir consacré deux romans.

Notons en passant que l'auteur de *L'Ensorcelée* et du *Chevalier des Touches* n'est pas le seul à être attiré par ce fragment de l'histoire de la France ; Balzac et Hugo lui ont également consacré leurs romans, avec cette différence pourtant que *Les Chouans* analyse les espèces sociales et le fonctionnement des collectivités, *Quatre-vingt-treize* se préoccupe de philosophie de l'Histoire, tandis que *L'Ensorcelée* et *Le Chevalier des Touches* sont pour Barbey d'Aureville l'occasion d'évocations régionalistes<sup>6</sup>.

Cependant Barbey d'Aureville se disant l'auteur d'un territoire précis se situe par-là même dans le sillage de son maître Walter Scott. On le voit le mieux dans le texte rédigé par l'écrivain lui-même et censé être publié comme annonce de son roman dans la presse régionale. *L'Ensorcelée* y paraît comme « un livre qui, malgré la donnée romanesque du sujet, a pourtant la fidélité d'une chronique » et « qui peint notre Normandie avec l'amour

<sup>3</sup> C. Bernard : *Le passé recomposé. Le roman historique français du dix-neuvième siècle*. Paris, Hachette, 1996, p. 53.

<sup>4</sup> Cf. G. Lukács : *Le roman historique*. Paris, Payot, 1965 ; C. Bernard : *Le Chouan romanesque*. Paris, PUF, 1989.

<sup>5</sup> Cf. G. Lukács : *Le roman historique...*, p. 30 et suivantes.

<sup>6</sup> C. Bernard : *Le Chouan romanesque...*, p. 63.

filial que Walter Scott trouvait sous ses pinceaux quand il peignait sa vieille Écosse»<sup>7</sup>.

Pourtant malgré la comparaison valorisante à laquelle recourt souvent Barbey d'Aurevilly et plusieurs indications utiles et signifiantes sur le contexte historique, les romans aurevilliens ne présentent que des épisodes insignifiants de la chouannerie, elle-même ne constituant qu'un fragment de l'histoire de la Révolution. L'écrivain y voit cependant un avantage. D'après lui :

«[...] le malheur historique des chouans tourne au bénéfice du romancier qui parle d'eux. L'imagination de l'auteur ne trouve pas devant lui une imagination déjà prévenue et renseignée, moins accessible par conséquent à l'émotion qu'il veut produire [...].»<sup>8</sup>

Rappelons, sans approfondir, que la chouannerie n'était qu'une guerre de partisans, une série de coups de main accomplis par des bandes isolées. Elle s'était propagée, entre autre, en Normandie, région décrite par Barbey d'Aurevilly, où elle a eu pour chef le comte Louis de Frotté, évoqué à plusieurs reprises par l'écrivain. Ses officiers se recrutaient parmi des émigrés retraités ; ses soldats étaient des volontaires parmi lesquels il y avait des réfractaires, des déserteurs, des braconniers improvisés « chasseurs du roy ». Cette chouannerie normande qui a débuté en octobre 1795 a fini en août 1796 par la soumission de Frotté. En 1799, Frotté a repris les armes mais poursuivi par les troupes républicaines, il a été fusillé à Alençon.

Ces événements secondaires ne sont même pas présentés dans les romans de Barbey d'Aurevilly, ils ne sont que nostalgiquement évoqués. Il est significatif aussi que le premier roman de la série envisagée présente une période où la « chouannerie était finie »<sup>9</sup> et où « la cause royaliste était [...] désespérée »<sup>10</sup> comme le dit l'auteur lui-même. Ce rappel du passé national voire régional permet de constater toutefois un parallélisme entre l'auteur français et l'auteur écossais. Comme le constate G. Lukács, la vision du monde de Scott le rattache très étroitement à celle des couches sociales précipitées dans la ruine par la révolution industrielle<sup>11</sup>. Or, il semble que Barbey d'Aurevilly épouse aussi le point de vue des gens voués à la condition de victimes, ou se croyant tels, de la République nouvellement instaurée.

Il faut sans doute en chercher la raison dans l'histoire de la famille de l'écrivain, récemment anoblie donc très attachée à la monarchie et dont

<sup>7</sup> J. Barbey d'Aurevilly: *Correspondance...*, T. 3, lettre 1852/1.

<sup>8</sup> J. Barbey d'Aurevilly: *Oeuvres romanesques complètes*. T. 1. Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade» 1964 et 1966, p. 1350.

<sup>9</sup> Ibidem, p. 734.

<sup>10</sup> Ibidem, p. 660.

<sup>11</sup> G. Lukács: *Le roman historique...*, p. 32.

l'existence a été bouleversée et traumatisée par la Révolution. Précisons toutefois que lorsque Barbey d'Aureville se présente dans ses romans comme « fils des Chouans [ses] ancêtres » donc celui que « diverses circonstances de famille ou de parenté ont mis à même de connaître mieux que personne »<sup>12</sup> la chouannerie, il ne fait que sublimer et enrichir la légende familiale. Son père, faute de participer à cette guerre, l'a toujours nostalgiquement rêvée. Pourtant dans une lettre adressée à un vrai participant de cette guerre l'écrivain avoue honnêtement : « [...] je suis [...] le petit neveu d'un chouan [...], le Chevalier de Montressel, ami et correspondant de Frotté, chargé par lui, d'insurger le bas Cotentin »<sup>13</sup>.

Nous souscrivons donc au jugement de C. Bernard selon lequel « le roman historique sera [...] pour Barbey [...] enquête sur les origines, quête des origines »<sup>14</sup>.

C'est peut-être pour cette raison-là que chez Barbey d'Aureville, nourri de légendes familiales, le romanesque submerge l'Histoire au point qu'elle serve seulement de toile de fond.

Il est évident que l'anecdote, même si elle s'inscrit dans l'Histoire, est régie par un principe romanesque et non historique, mais il faut remarquer que l'écriture aurevillienne s'écarte à plus d'un titre du modèle scottien avoué de l'auteur et quasi obligatoire à l'époque.

Les ouvrages de Barbey d'Aureville déjouent d'emblée nos habitudes de lecture du roman historique, ne serait-ce que par leurs incipit qui orientent le lecteur, le titre *L'Encorcelée* aidant, vers un horizon qui n'a rien à voir avec les événements historiques. Dès les premières pages l'accumulation de certains indices place les romans aurevilliens sous l'égide de la matière romanesque voire fantastique.

*L'Encorcelée* s'ouvre sur la description terrifiante de la lande de Lessay, « théâtre des plus singulières apparitions »<sup>15</sup>. Malgré une série de détails et d'indications localisant, l'aspect lugubre du lieu donne au lecteur un avant-goût de l'angoisse ce qui n'est pas compatible avec la présentation de l'espace dans un roman historique soumise à l'exigence réaliste. A cette image terrifiante de la lande s'ajoute encore l'évocation historique de l'abbaye de Blanchelande, détruite pendant la Révolution. Cette ruine possède un pouvoir spécifique car comme le dit C. Bernard « la ruine vaut [...] à un double titre : pour ce qu'elle contient, pour son énorme puissance de suggestion historique et fantasmagique : mais aussi pour ce qu'elle élimine, parce qu'elle donne ainsi prise sur le passé. La ruine est comme une Histoire racontée. »<sup>16</sup>

<sup>12</sup> J. Barbey d'Aureville: *Oeuvres...*, p. 559 et 1349.

<sup>13</sup> J. Barbey d'Aureville: *Correspondance...*, T. 3, lettre 1852/23.

<sup>14</sup> C. Bernard: *Le Chouan romanesque...*, p. 229.

<sup>15</sup> J. Barbey d'Aureville: *Oeuvres...*, T. 1, p. 557.

<sup>16</sup> C. Bernard: *Le passé recomposé...*, p. 187.

Cette impression est encore renforcée par le titre programmatique qui annonce une détérioration de l'humain et un affrontement à quelque chose de monstrueux ainsi que par l'entrée dans le récit, au chapitre III, du protagoniste l'abbé de la Croix-Jugan. Cette scène initiale, tout à fait particulière, aurait pu être finale. A peine apparu, ce personnage mystérieux, après la défaite de son parti au combat de la Fosse (notons ici un de rares faits historiques mentionnés dans le roman) tente de disparaître en attendant à ses jours. Mais il ne meurt pas. Recueilli et soigné par une vieille paysanne, le héros, dont le nom n'est révélé que dans la dernière phrase du chapitre, est condamné à mort quelques jours après par une escouade de Bleus qui le torturent avec une rare cruauté. Après avoir présenté plusieurs détails horribles, l'auteur se contente de résumer en quelques phrases tout ce qui est advenu après le départ des républicains :

Et ils s'en allèrent. Qu'arriva-t-il après leur départ ? Un tel détail n'importe guère à cette histoire. Qu'on sache seulement que le Chouan [...] ne mourut pas.<sup>17</sup>

A part ce « retour à la vie », Jéhoel « revient » à la grâce — après avoir expié son engagement dans la chouannerie et son suicide, il a le droit de célébrer la messe de Pâques, jour symbolisant la résurrection. Ces deux catégories de retours successifs annoncent ses manifestations après sa mort auxquelles sera confronté le lecteur car l'écrivain ayant utilisé le cliché du voyageur qui arrive et s'en va après quelque temps, propose à la fin du roman un faux dénouement. Le narrateur qui a voulu voir de ses propres yeux l'étrange spectacle du retour de l'abbé, dit, dans la dernière phrase du roman : « [...] mes affaires m'ayant obligé à quitter la contrée, je ne pus jamais réaliser mon projet »<sup>18</sup>. C'est ainsi que le roman refuse à dire au lecteur ce qu'il désire apprendre.

De même dans *Le Chevalier des Touches* la première scène, nocturne, n'ayant rien de surnaturel appelle cependant l'étrange et l'irréel. Elle présente l'apparition momentanée du héros éponyme que tout le monde a reconnu depuis longtemps pour mort. Pourtant, comme dit l'un des narrateurs, ce revenant qui était de chair et d'os « n'en était que plus épouvantable »<sup>19</sup>.

Les fantômes se manifestent aussi, quoique sous forme de métaphore, au début d'*Une page d'histoire* où Barbey d'Aurevilly évoque des spectres de son passé évanoui qui le font revenir dans sa région natale et qui le hantent même pendant la journée, l'accompagnant toujours et partout dans la ville.

<sup>17</sup> J. Barbey d'Aurevilly: *Oeuvres...*, T. 1, p. 597.

<sup>18</sup> Ibidem, p. 741.

<sup>19</sup> Ibidem, p. 759.

J'avais autour de moi *tout* un monde — tout un monde de défunts sortant, comme de leurs tombes, des pavés sur lesquels je marchais, et qui, groupe funèbre, me faisaient obstinément cortège.<sup>20</sup>

On voit donc que les commencements des ouvrages historiques aurevilliens ont plutôt pour but la création d'une tension émotive, qui sera d'ailleurs maintenue tout au long des histoires narrées, que l'introduction d'événements historiques.

Qui plus est, la structure emboîtée utilisée systématiquement par Barbey d'Aurevilly relègue les quelques rares événements historiques à l'arrière-plan. C'est ainsi que dans *L'Ensorcelée* le récit de la lutte chouanne contre la Révolution cède la place à la légende de la messe fantomale de l'abbé de la Croix-Jugan, ancien chef Chouan. Mais l'intérêt est de nouveau décentré au profit de l'histoire de l'amour fatal de Jeanne de Feuardenet pour le prêtre et de ses conséquences tragiques.

On remarque une pareille technique dans *Le Chevalier des Touches*. Le premier récit raconte l'enlèvement d'un Chouan, héros éponyme du roman, par le groupe des Douze. Cette histoire-là suscite un décalage vers une intrigue amoureuse dont les protagonistes sont M. Jaques et Aimée de Spens. Mais cette fois-ci l'histoire d'amour est remplacé par un épisode historique quoique marginal, de la lutte des Chouans avec les républicains. C'est pendant cette escarmouche que s'est crée un lien mystérieux et indissoluble entre Aimée et le héros chouan des Touches.

On peut donc constater, dans les deux romans, le décalage par rapport au projet initial et aux positions affichées par l'auteur qui déclare dans la préface de *L'Ensorcelée* sa volonté de présenter l'histoire de la Chouannerie tandis que dans l'introduction au même roman il prévient le lecteur

[...] qu'il s'agit d'un roman dans lequel l'auteur a voulu montrer quelle perturbation épouvantable les passions ont jeté dans une âme naturellement élevée et pure.<sup>21</sup>

Pourtant l'essentiel ne réside ni dans l'intrigue amoureuse ni encore moins dans la geste chouanne. Bien que l'auteur cherche à atteindre la grandeur de l'épopée, les actes héroïques qu'il peint ont été sans portée politique réelle puisqu'ils n'ont jamais eu d'incidence sur l'enchaînement des événements historiques.

Les deux romans aurevilliens prétendent chouans ne présentent donc que des événements secondaires appartenant à cette histoire parallèle qui se

<sup>20</sup> Ibidem, T. 2, p. 367.

<sup>21</sup> Ibidem, T. 1, p. 1348.

mêle toujours à l'histoire officielle. En tant que tels ils ne peuvent engager que l'individu et non la communauté ou le groupe social.

Il semble donc que pour comprendre la conception aurevillienne de l'Histoire il faut prendre en considération le rôle du narrateur dans les deux romans.

Nous avons déjà mentionné le mécanisme des récits emboîtés qu'on ne saurait surestimer dans l'écriture aurevillienne où il est non seulement une simple matrice gérant de multiples histoires mais aussi une révélation fondamentale de la place privilégiée du narrateur-scripteur. Dans les deux romans Barbey d'Aurevilly le crée à sa ressemblance ; nul doute n'est permis, l'implication biographique, soit allusive soit directe est incontestable. Dans *L'Ensercelée* il est d'origine normande, parle patois, revient dans le pays de son enfance ; dans *Le Chevalier des Touches* quoique enfant, il participe lui-même à la soirée où l'on raconte l'histoire du brave chevalier.

C'est donc le narrateur qui joue le rôle d'historien, c'est lui qui réunit les fragments épars de l'Histoire, c'est lui qui vérifie les données fournies par divers conteurs, « historiographes sans plume [qui ne le sont] que de bec »<sup>22</sup>. L'écrivain introduit même le terme de la « dirie » ou « dierie »<sup>23</sup> pour désigner la relation des faits extraordinaires et stupéfiants que se transmettent les paysans normands. Cette stratégie scripturale correspond à la conception aurevillienne de la « véritable » histoire :

[...] non celle des cartons et des chancelleries, mais l'histoire orale, le discours, la tradition vivante qui est entrée par les yeux et les oreilles d'une génération et qu'elle a laissée, chaude du sein qui la porta et des lèvres qui la racontèrent, dans le cœur et la mémoire de la génération qui l'a suivie.<sup>24</sup>

Puisque les témoins oculaires n'ont pas laissé de relation écrite c'est au narrateur-scripteur de transcrire ce qu'il a entendu et au narrateur-historien de restituer les événements relatés.

L'histoire [...] manque aux Chouans. Elle leur manque comme la gloire et même comme la justice. [...] Les Chouans, ces soldats de buisson, n'ont rien, eux, qui les tire de l'obscurité. Nul historien d'autorité ne s'est levé pour raconter impartialement leurs faits et gestes.<sup>25</sup>

C'est donc à Barbey d'Aurevilly, du moins le croit-il, de combler cette lacune dans les livres officiels consacrés à l'Histoire de France. Toutefois il

<sup>22</sup> Ibidem, p. 799.

<sup>23</sup> Ibidem, pp. 642 et 736.

<sup>24</sup> Ibidem, p. 578.

<sup>25</sup> Ibidem, p. 1349.



y réussit à peine quoiqu'il situe les événements présentés dans un temps historique rapproché donc dans une époque ni trop, ni pas assez reculée pour en entraver une juste compréhension de la part des lecteurs.

L'auteur est cependant conscient de certains problèmes qui se posent dès le début institutionnel du roman historique après Walter Scott, surtout de celui du statut des personnages historiques. Il le précise lui-même :

L'écueil des romans historiques, c'est la difficulté de faire parler, dans le registre de leur voix et de leur âme, des hommes qui ont des proportions grandioses et nettement déterminés par l'histoire...<sup>26</sup>

Barbey d'Aurevilly choisit donc les personnages dont l'existence est attestée mais qui sont si peu connus que le romancier peut facilement éviter toute contrainte historique. Tel est le cas du chevalier des Touches qui reste un personnage énigmatique même pour l'auteur qui comme d'habitude, s'adresse à son correspondant fidèle, Trebutien, détenteur du savoir :

J'ai beaucoup de renseignements sur le fameux chef chouan *Des Touches*, pouvez-vous y ajouter ? Avez-vous connu ou rencontré des hommes qui l'eussent vu, qui eussent fait parti de ses expéditions ou, par exemple, qui eussent eu le suprême honneur de compter parmi les hommes, les douze (tous gentilshommes) qui l'ont délivré, à Coutances : — un des faits les plus merveilleux d'audace que la guerre des Chouans ait produits ?<sup>27</sup>

Il est possible que le témoignage fourni par Trebutien a aidé le romancier, mais il a créé consciemment un personnage à statut héroïque qui, au moins dans son roman, a toujours fait preuve de sa supériorité et de ses qualités chevaleresques. Aussi lorsqu'il retrouve le vrai chevalier Des Touches dans un asile d'aliénés et lorsqu'il constate dans son *Memorandum* :

[...] qu'il devait faire de l'héroïsme de troisième main, — ne pas commander, — porter une correspondance à travers tout et s'en tirer, — mais ce ne pouvait être un chef. Il ne l'a pas été non plus.<sup>28</sup>

il ne modifie nullement son image idéalisée.

L'auteur procède autrement dans le cas du protagoniste de *L'Ensorcelée*. Comme le fait observer A. Djourachkovitch « en choisissant de mettre en scène une période qui correspond à la faillite de la chouannerie, Barbey prive du même coup son personnage de signification. Héros sans cause ni adversaires, relégué à la périphérie, provinciale et rurale, du grand théâtre de

<sup>26</sup> Ibidem, p. 1350.

<sup>27</sup> J. Barbey d'Aurevilly: *Correspondance...*, T. 2, lettre 1849/10.

<sup>28</sup> J. Barbey d'Aurevilly: *Oeuvres...*, T. 2, p. 1056.

l'Histoire, La Croix-Jugan est dépourvu de toute matière pour avérer ses mérites et sa vaillance.»<sup>29</sup>

On voit ici la différence entre la conception scotienne et aurevillienne du héros — tandis que le protagoniste de Scott, personnage d'habitude moyen n'est pas dévoué à une grande cause, le héros aurevillien s'impose une tâche dangereuse et parfois même impossible.

Jéhoel de la Croix-Jugan, essaie en vain de lutter pour la cause perdue et entraîne les autres dans cette voie de perdition. Ce personnage se servant de son don de séduction démoniaque, au nom des intérêts supérieurs, n'hésite pas à asservir les êtres qui peuvent lui être utiles. Ainsi l'héroïne du roman, Jeanne Le Hardouey qui découvre progressivement son pouvoir irrésistible et terrifiant

[...] avait multiplié pendant longtemps les courses périlleuses, pour le compte de cet abbé, qui ne pensait qu'à relever sa cause abattue, portant des dépêches à la faire fusiller, toute femme qu'elle fût, si elle eût été arrêtée.<sup>30</sup>

La domination de Jéhoel de la Croix-Jugan s'apparente à de l'ensorcellement car Jeanne ne sait pas ce qui lui arrive mais «elle succomb(e) à une fascination pleine d'angoisse»<sup>31</sup>.

Cet homme répandant inexorablement autour de lui le malheur, appartient à ces êtres maléfiques doués d'un pouvoir démoniaque qui, après avoir envoûté l'esprit de leurs victimes égarées, provoquent leur dépossession totale et irrémédiable. Avec de tels protagonistes extraordinaires on est bien loin du personnage représentatif de Walter Scott :

Mais en parlant de ce roman à son confident Trebutien, Barbey d'Aurevilly explique :

Les personnages historiques n'y sont pas en première ligne (ce sont des personnages d'invention), mais je veux qu'on les y voit passer dans les lointains avec leurs grandes mines, rendus plus idéals encore, dans cette vapeur des lointains qui grandit tout et semble l'auréole du Mystère.<sup>32</sup>

Le don d'envelopper ses histoires d'un mystère à la fois intéressant et effrayant est visible aussi dans *Une page d'histoire* où un halo de mystère entoure la vie des protagonistes dont l'auteur nous fait connaître seulement la fin tragique sur l'échafaud. Probablement conscient de son impuissance à raconter l'Histoire, Barbey d'Aurevilly réduit à une dizaine de pages son

<sup>29</sup> A. Djourachkovitch: *Barbey d'Aurevilly*. Paris, PUF, 1998, p. 54.

<sup>30</sup> J. Barbey d'Aurevilly: *Oeuvres...*, T. 1, p. 661.

<sup>31</sup> Ibidem, p. 661.

<sup>32</sup> J. Barbey d'Aurevilly: *Correspondance...*, T. 2, lettre 1849/10.

dernier récit au titre significatif. Pour justifier cette démarche, l'auteur-narrateur prend le risque calculé d'un effet déceptif et suggère que cette page d'Histoire n'a pas encore trouvé de poète assez audacieux pour l'écrire<sup>33</sup>. Pourtant malgré le rappel sentimental du passé, l'auteur porte sur le peuple de sa région natale un jugement digne plutôt d'un historien que d'un écrivain engagé émotionnellement dans l'histoire évoquée. En parlant du narrateur second de *L'Ensorcelée* qui est sans doute le personnage incarnant la mentalité du peuple et par là-même représentatif à la manière de Scott, l'auteur constate objectivement :

La politique pour ce cultivateur occupé de ses champs et de ses bestiaux, se trouvait trop hors de sa portée pour n'être pas un objet fort secondaire dans sa vie. A ses yeux de paysan, les Chouans n'étaient que des *réveille-matin* un peu trop brusques, et il était plus frappé de quelques faits de maraudage, de quelques jambons qu'ils avaient dépendus de la cheminée d'une vieille femme, ou d'un tonneau qu'ils avaient mis à *dalle* dans une cave, que de la cause pour laquelle ils savaient mourir.<sup>34</sup>

Il est généralement connu que les chouans formaient des bandes isolées, commandées par un chef dont l'action s'exerçait dans un rayon déterminé. Poussés par la haine de la République et des lois que la Révolution avait faites, ils pillaient souvent des habitations des acquéreurs des biens nationaux, mais parfois ils n'épargnaient pas celles des paysans.

Notons qu'une telle image n'est pas très éloignée des images scotiennes dessinant la vie quotidienne de la nation qui continue au milieu de la guerre civile.

Le souci de Barbey de donner l'image d'un univers conforme au référent historique est confirmé aussi dans sa correspondance qui nous éclaire toujours sur sa conception de l'œuvre artistique. En parlant de ces « brigandages nocturnes » il explique à son ami Trebutien qui craint la vérité dans le roman : « Il faut bien prendre son parti de ces désordres et qui sait si l'intérêt du récit n'en sera pas plus grand, les personnages plus *humains*, tout cela enfin, *plus la vie*. Un coquin par-ci par-là ne fait pas mal dans le récit, et d'ailleurs je ne me préoccupe que d'une chose, c'est de la fidélité du *Détail*. »<sup>35</sup>

Pourtant malgré ces indices référentiels permettant de reconnaître le contexte historique, l'imaginaire, renforcé encore par l'irruption du fantastique, l'emporte sur l'historique. C'est ainsi qu'une des conditions principales

<sup>33</sup> J. Barbey d'Aurevilly: *Oeuvres...*, T. 2, p. 373.

<sup>34</sup> J. Barbey d'Aurevilly: *Oeuvres...*, T. 1, p. 580.

<sup>35</sup> J. Barbey d'Aurevilly: *Correspondance...*, T. 2, lettre 1850/5.

du roman historique qui exige l'équilibre entre les deux facteurs n'est pas observée<sup>36</sup>.

Mais l'Histoire dans les deux ouvrages de Barbey d'Aurevilly ne constitue qu'un arrière-fond, qu'une page parmi d'autres plus importantes. *L'Ensorcelée* et *Le Chevalier des Touches* sont donc les romans de la reconstruction nostalgique du passé, de ce passé ensorcelé par la parole enchanteresse d'un romancier.

---

<sup>36</sup> Cf. W. M. Malinowski: *Recherches sur le roman historique. Quelques remarques théoriques*. In: „Kwartalnik Neofilologiczny”. Warszawa, PWN, 1981, p. 282.